

Nigéria - Biafra : opération survie

Autor(en): **Mazine, François**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **78 (1969)**

Heft 1

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-682753>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Nigéria – Biafra: opération survie

Sous l'égide de la
Croix-Rouge suisse:

368 000 kilos de
secours transportés
au Biafra
par voie aérienne

Le quartier général du CICR, à Uturu, Biafra. Au 22 octobre 1968, l'effectif total du personnel dont l'action est coordonnée par le CICR s'élevait à 459 personnes, soit 261 au Nigéria, 107 au Biafra et 91 à Santa Isabel.

L'action, organisée sous l'égide du CICR groupe les Sociétés nationales de Croix-Rouge de 14 pays et diverses organisations d'entraide contribuent aux opérations. En fait, il s'agit de la plus vaste action de secours entreprise par le CICR depuis la dernière guerre mondiale, et si les secours alimentaires acheminés et distribués à ce jour par le CICR et par les autres organisations d'assistance n'ont pas permis d'enrayer la famine dans la population civile, ils ont néanmoins permis de réduire notablement le taux de mortalité infantile parmi ceux des réfugiés qui ont bénéficié des distributions de secours menées sous les auspices du CICR et dont le nombre s'élevait à fin novembre à 1 450 000 pour les deux côtés du front.

Photos CICR

Le DC-6B mis à disposition du Comité international de la Croix-Rouge par la Croix-Rouge suisse (voir Revue «La Croix-Rouge suisse» no 8/1968) a effectué au cours du mois d'octobre 1968 46 vols de nuit entre l'île de Fernando Poo et les territoires du Biafra touchés par la famine et les faits de guerre et transporté ainsi 368 tonnes de matériel, des vivres principalement, tels que poisson séché, lait en poudre, farine de pommes de terre et sel, ainsi que des médicaments et des matériels d'équipement.

Par ailleurs, l'équipe de sept membres que la Croix-Rouge suisse a déléguée au Nigéria/Biafra à fin septembre 1968 a pris en main une vaste opération de distributions et d'assistance. Au cours des dernières semaines d'octobre, quatre de ses collaborateurs ont procédé, à six endroits différents, à la distribution de 254 cartons de lait en poudre, de 1535 sacs de blé et de 139 sacs de sel dont ont bénéficié plus de 33 000 personnes, tandis que les trois autres membres de l'équipe — un médecin et deux infirmières — se déplacent

dans les environs immédiats de Ihe, où toute l'équipe est stationnée, pour y donner des soins à la population nécessiteuse. Sur demande du CICR, la Croix-Rouge suisse a décidé de prolonger de trois mois soit jusqu'à fin mars 1969 la durée de l'engagement de son équipe primitivement prévue pour une période de trois mois.

Ceux-ci nous ont écrit, notamment: «Chaque matin, nous quittons notre lieu de stationnement où nous disposons d'un dépôt de quelque 100 tonnes de vivres. Pour nos distributions,

nous nous efforçons de tenir compte de la structure du village, c'est-à-dire de charger son chef de procéder aux distributions dont nous nous bornons à surveiller la bonne marche, en veillant à ce que chacun reçoive la part qui lui revient.

Nous disposons de lait en poudre, de blé, de riz, d'haricots, de poissons salés et de sel. Chaque semaine, nous distribuons trois denrées différentes, par exemple du lait en poudre, des haricots et du sel ou du poisson séché, du riz, du sel. Toutes sont très prisées des bénéficiaires, à l'exception du lait en poudre. Pour le rendre populaire, nous devons, à chaque fois

que nous en distribuons, expliquer que cette poudre mystérieuse est un médicament «miracle» bon surtout pour les enfants...»



Les secours de la Croix-Rouge au Biafra*

Depuis plus d'une heure, la Land Rover du CICR cahote sur la piste de terre rouge. Fondrières, descentes à pic, montées abruptes. Le véhicule patine, s'arrête, repart. Le chauffeur biafrais fait hurler les vitesses. Destination: le camp de réfugiés de Nkporo à 50 km au Nord-Est d'Umuahia, la capitale actuelle du Biafra et à 20 km du front. A côté du chauffeur, le délégué de la Croix-Rouge regarde défiler les arbres de la forêt. Il travaille régulièrement pour le CICR à Genève et, depuis trois semaines, il dirige la distribution de l'aide de la Croix-Rouge internationale dans la province d'Umuahia: 70 camps de 50 000 à 60 000 réfugiés. Dans la jeep cahotante Roland Troillet feuillette ses dossiers: Nkporo: trois camps de réfugiés bien structurés et huit villages subordonnés encore mal organisés. Estimation de la Croix-Rouge biafraise: de 7000 à 8000 personnes en tout. Des chiffres dansent dans sa tête: «un sac de stock-fish (poisson séché et salé très riche en protéines) pour 400 personnes en une semaine... J'ai 25 sacs dans le camion qui nous suit. Au retour, je pourrai m'arrêter au camp d'Okwoko et leur donner les cinq sacs qui resteront. Pour le lait, ce sera juste...» La Land Rover, peinte en blanc et frappée d'une grande croix rouge sur chaque portière, arrive dans un village. Il faut s'arrêter pour attendre le vieux camion de la Croix-Rouge biafraise qui suit en transportant les vivres et qu'on a perdu de vue. Les villageois sortent de leurs petites maisons en torchis et s'approchent, maigres et souriants.

Un médecin européen donnant ses soins à un blessé biafrais qui vient d'arriver au Centre d'Uturu du CICR.

* Revue Internationale de la Croix-Rouge — Octobre 1968

Le camion arrive. Redémarrage pour Nkporo, qui est encore à 12 km. En arrivant à Nkporo, un tourbillon de gosses en guenilles submerge en piaillant la Land Rover. Les petits réfugiés reconnaissent le véhicule, qui est déjà venu leur apporter de la nourriture la semaine dernière. Des buissons de petites mains maigres se tendent vers Troillet dès qu'il ouvre la portière. Il se fraie un chemin jusqu'au directeur du camp qui l'attend sur le perron, une liasse de documents à la main.

20 sacs de stockfish, 8 gros sacs de lait en poudre qui ressemblent à des sacs de ciment et 14 sacs de sel sont déchargés du camion. Signatures, tampons, contre-signatures, recompenses, palabres, reçus... la valse des stylos-bille s'éternise entre le chef de camp, le délégué de la Croix-Rouge biafraise et Troillet, qui réprime avec peine son impatience. Pendant ce temps, la femme du chef de camp fait déjà bouillir deux grandes bassines d'eau pour la fabrication du lait. Une mesure de lait en poudre pour dix mesures d'eau. Une grande tasse par réfugié matin et soir. Leurs gobelets en plastique bleu à la main, les gosses font la queue, hypnotisés par les bassines fumantes.

«Comme ils sont maigres. Regardez leurs jambes, on dirait qu'ils sont sur des échasses» s'exclame un photographe scandinave, tout jeune, qui accompagne le convoi. Troillet hausse les épaules: «A côté des autres qui n'ont pas la force de venir à la distribution, ceux-là sont gros et gras. Je ne m'en fais pas pour eux. Si vous voulez voir le vrai problème dans ce pays, suivez-moi.» La procession de travailleurs de la Croix-Rouge et de journalistes s'engage derrière lui sur une allée en sous-bois. A 150 mètres de la route une école technique, transformée en centre de réfugiés. C'est un ensemble de grands bâtiments disposés en carré autour d'une cour centrale comme on en voit souvent en Afrique. Un décor classique pour la région, mais dès le portail franchi, on entre dans un autre monde, un monde inhumain qui vous glace la peau. Sur le pas de chaque porte, dans tous les coins d'ombre des groupes de spectres immobiles, décharnés, au regard vide, à la peau d'un gris de cendre. Une résurrection des morts le jour du jugement dernier. On se frotte les yeux. On ne peut pas y croire. Dans le groupe des visiteurs, les conversations se sont tuées. Les photographes n'osent pas prendre de photos. L'un d'eux se décide quand même, mais le dé clic de son appareil fait tellement de bruit dans le silence qu'il s'arrête aussitôt, terriblement gêné.

Sur le pas de l'ancienne salle de travaux pratiques (l'inscription est encore écrite sur le mur) une jeune femme assise tient serrée contre elle une petite masse difforme: son bébé.

La jeune femme a dû être belle. On le voit à son visage qui n'est pas trop marqué. Mais son corps ridé, fripé, desséché, fini, est celui d'une très vieille femme. Elle n'a pas la force de parler et ne peut ni dire son nom ni d'où elle vient. Avec des gestes à l'extrême ralenti, elle ouvre les bras pour montrer son bébé. Ses petits bras maigres comme des ailes de poulet, s'accrochent à un sein qui n'est plus qu'une horrible enveloppe vide. Sous la peau diaphane du bébé, tendue comme celle d'un tambour, on voit avec précision la forme de tous les os de son corps. Ses cuisses ont la grosseur d'un pouce adulte. Une infirmière du groupe dit à voix basse: «On ne peut plus rien pour celui-là. Même si on l'expédiait dans le meilleur hôpital d'Europe, il ne pourrait pas être sauvé, par contre nous allons sauver la mère. Allons faire le compte de ceux pour qui il n'est pas trop tard.» Il faut alors entrer dans chaque bâtiment, dans chaque pièce. Dans les anciennes salles de classe, sous les dessins à la craie de couleur de tableaux noirs que personne n'a effacés, et qui ont servi à illustrer la dernière leçon il y a longtemps à une époque où la vie était normale dans ce pays, des centaines de loques humaines semblent attendre la mort.

Dans chaque pièce l'arrivée du groupe d'étrangers provoque un faible frisson de curiosité. Dans la pénombre des silhouettes squelettiques se meuvent au ralenti. Des corps décharnés de femmes, d'enfants, de vieillards, se soulèvent lentement de leurs grabats, les yeux exorbités, pour retomber bientôt dans leur prostration. Les regards de grappes d'enfants sont particulièrement insoutenables, car un visiteur ne peut y lire qu'une terrible accusation. L'odeur, l'irréalité du spectacle et la chaleur d'étuve sont de trop pour certains. Une journaliste allemande éclate brusquement en sanglots et sort en répétant: «Mon Dieu, mon Dieu, mais les gens ici sont comme ceux des camps de concentration. Pourquoi le monde permet-il des choses pareilles.» Un pasteur protestant aux cheveux gris, qui vient d'arriver d'Europe et qui accompagne lui aussi le convoi, se tient immobile un peu en retrait. Un filet de larmes coule sur ses joues burinées. L'équipe de la Croix-Rouge s'affaire. Elle trie ceux qui peuvent être sauvés et qui sont transportables, fait boire des tasses de lait chaud, distribue un demi stockfish par personne. «Un demi poisson maintient un adulte vivant pendant trois jours» dit Troillet. Il s'assure auprès du chef de camp que les 7000 réfugiés du complexe de Nkporo recevront le minimum vital jusqu'à l'arrivée du prochain camion de la Croix-Rouge dans une semaine. «C'est une course contre la montre; la vie de dizaines

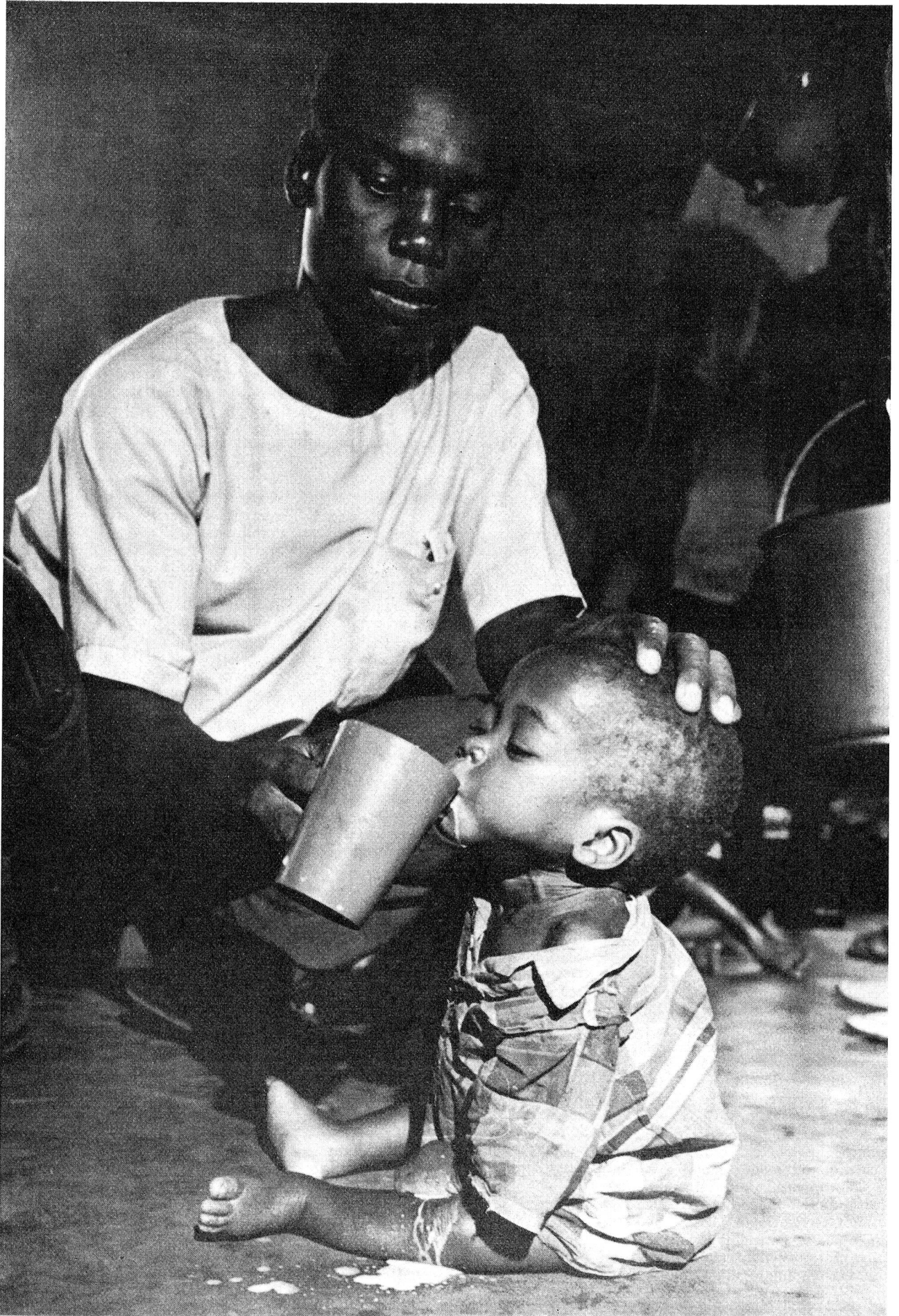
de milliers de personnes dans mon secteur ne tient plus qu'à un fil et ce fil c'est les secours que nous leur distribuons, c'est pour cela qu'il ne faut pas que ce fil soit coupé», remarque Troillet.

Il faut partir. Il y a encore trois camps à visiter avant le soir. Dehors, le long d'un grand mur, un fossoyeur creuse des tombes. Une longue rangée de monticules oblongs où l'herbe repousse déjà. Seize trous recouverts de terre encore fraîche: les morts des deux derniers jours dans le groupe des cas désespérés de l'ancienne école technique.

La visite des camps continue; partout les mêmes scènes affligeantes. Il y a des camps modèles, qui montrent ce qui pourrait être fait si l'aide en matériel médical, nourriture spéciale, et personnel qualifié était plus massive. Au dispensaire d'Umu Okpara, à 7 km au nord d'Umuahia, 20 personnes dont 11 infirmiers et infirmières, presque tous biafraises s'occupent à merveille de 70 enfants ramassés dans la brousse près du front. Amenés à l'état de squelette, ils récupèrent de jour en jour et ont réappris à sourire. A Oboro, 10 km au nord-ouest d'Umuahia, 124 orphelins, eux aussi ramassés alors qu'ils erraient dans la brousse mourant de faim, sont en voie de guérison. Mais pour un camp qui fonctionne bien, il y en a dix où tout est à faire. Ces camps-là sont ceux loin des routes principales, un lourd handicap dans un pays où la guerre a rendu les communications très difficiles. Dans ces camps-là et dans ceux qui sont près du front, les gens couchent dans la boue, souvent en plein air. Les équipes de secours sont accueillies par des masses hurlantes qui se jettent sur les sacs de nourriture et qu'il faut souvent repousser à coups de bâton pour ne pas être englouti et piétiné, une aventure qui a failli arriver à plus d'un délégué du CICR et notamment à M. Troillet et à son assistant.

Dans une «Goutte de lait» du Centre de transit du CICR.

Au cours du dernier trimestre 1968, le nombre des aides indigènes a été fortement accru, selon le désir de l'Organisation pour l'Unité africaine (OUA) et à la mi-décembre 600 à 700 Biafraises spécialement formés à leur tâche participaient aux opérations de secours, à côté de quelque 60 volontaires européens en activité au Biafra.



Les spécialistes de la Croix-Rouge internationale au Biafra estiment qu'il y a à présent entre 3 et 4 millions de réfugiés dans le pays qui ne mesure plus, en gros, qu'une centaine de km de long sur autant de large, ce sont tous les Biafrais qui ont fui devant l'avance des troupes nigériennes, constante depuis le début de la guerre. Entre 800 000 et un million

de personnes vivent dans les camps de réfugiés et devraient être théoriquement touchées par le secours de la Croix-Rouge, de «Caritas» ou du «Conseil Mondial des Eglises», les deux autres grandes organisations humanitaires au Biafra. Le reste des réfugiés, soit 2 à 3 millions de personnes, vivent dans la brousse, les abords des villages et

sur le bord de la route. Ce sont les plus déshérités. On ignore le taux de mortalité parmi ces gens, mais les vautours partout présents dans le ciel, l'odeur écoeurante de cadavre qui flotte par nappes longues parfois de plusieurs kilomètres dans certains secteurs reculés, en disent long sur ce qui doit se passer dans les profondeurs de la brousse...

Le pont aérien de la Croix-Rouge au Biafra

Haut dans le ciel tissait dans la nuit d'Afrique, un fil d'espoir pour des millions d'affamés, le quadrimoteur de la Croix-Rouge internationale fonce vers le Biafra. Dans ses flancs, neuf tonnes de vivres chargées à Fernando Poo. Au sol, une équipe du CICR qui a pris en charge l'aérodrome d'Obi depuis le 13 août, est prête à l'accueillir. Dans la petite tour de contrôle, camouflée au milieu de la brousse, le Suédois Colden consulte ses instruments. Dehors, indifférent aux rafales de pluie, le Norvégien Klevan, chef des opérations pour l'aéroport, attend en bout de piste un «talkie walkie» à la main. Derrière lui s'étire une longue file de camions, tous feux éteints et espacés de 50 m pour diminuer les risques en cas d'attaque aérienne. Ce sont eux qui emporteront la cargaison des avions qui se poseront cette nuit vers tous les centres de distribution de la Croix-Rouge internationale au Biafra.

Comme tous les soirs depuis l'entrée en service de l'aérodrome le 3 septembre, ils sont une vingtaine de Scandinaves et de Suisses du CICR à attendre l'arrivée du premier avion de la nuit. Pas une lumière, pas un son pour trahir l'existence de l'aérodrome. On pourrait passer à 20 mètres sans soupçonner sa présence. Brusquement, sur un signal de la tour de contrôle, l'aérodrome endormi se réveille et s'anime comme la scène d'un grand théâtre que le faisceau d'un projecteur fait passer de l'obscurité à la vie. Des gens courent. Des ordres fusent dans toutes les langues. Comme par enchantement des centaines de petites lumières tremblotantes s'allument pour délimiter le pourtour de la piste. Moins d'une minute plus tard le quadrimoteur surgit de la nuit dans un vrombissement assourdissant. Ses deux gros phares blancs percent le rideau de la pluie. Le DC 6 atterrit sans même utiliser toute la longueur de la piste et vient s'immobiliser sur l'aire de déchargement. Aussitôt tous les feux de piste s'éteignent. L'aérodrome retombe dans l'obscurité et le si-

lence. «Un avion nigérien en maraude qui passerait aurait eu moins de deux minutes pour localiser le terrain et attaquer» fait remarquer un délégué de la Croix-Rouge. Déjà deux camions viennent encadrer le quadrimoteur et le déchargement commence. Le capitaine Pentti Palenius, et son copilote Vuppe Tuchinen, descendent du cockpit aussi imperceptibles que s'ils venaient d'atterrir sur un grand aéroport international. L'équipage finlandais en est à son 8e atterrissage de nuit au Biafra. «Oh oui, on se fait encore tirer dessus, mais nous n'avons encore jamais été touchés», dit le copilote sans signe d'émotion. Une demi-heure plus tard, le DC 6 déchargé est reparti vers Fernando Poo. Les feux de piste n'ont été rallumés que pour son décollage. L'obscurité et le silence vont de nouveau régner sur le terrain d'Obi jusqu'à l'arrivée du prochain avion. Toute la nuit le manège épuisant va se répéter. Un peu avant l'aube, le dernier avion reparti, l'équipe au sol du CICR ira dormir quelques heures sous la tente ou à la petite ville voisine d'Uturu.

Un délégué de la Croix-Rouge internationale, M. Jean Krille, couche sous la tente en bordure du terrain depuis le 13 août «pour assurer une présence du CICR 24 heures sur 24», dit-il. «Il paraît, raconte-t-il, que l'aérodrome a déjà été bombardé plus de vingt fois depuis le début de sa construction...

...M. Krille et son équipe repartent demain pour la sécurité relative d'Umuahia et transmettent leurs pouvoirs à une équipe de Suédois et de Norvégiens arrivés il y a deux jours. Une des tâches de la nouvelle équipe sera de faire respecter la neutralité du terrain par les Biafrais, ce que M. Krille avait réussi non sans peine. «Quand je suis arrivé, le 13 août, raconte-t-il, il y avait ici de nombreux soldats biafrais. Comme le CICR venait de conclure le matin même avec le Colonel Ojukwu un accord qui garantissait la neutralité du terrain, j'ai expulsé tous ces militaires, mais ça n'a pas été facile. J'ai

dû faire repartir deux fois un jeune lieutenant qui voulait à tout prix installer ses canons de D.C.A. à côté de ma tente «pour me protéger», disait-il...»

...Les représentants de la Croix-Rouge qui couchent sur le terrain ont creusé des tranchées devant leur tente. Roland With a négligé cette précaution. «Je n'ai pas eu le temps, dit-il comme je suis bricoleur, j'ai toujours du travail. En ce moment, je m'occupe des feux de piste. Il n'y avait rien et nous avons dû les faire nous-mêmes.» Il montre avec fierté son invention: des rangées de bouteilles vides dont les mèches dépassent du goulot.

«Ce sont des bouteilles de bière vides que j'ai achetées par centaines à Uturu et que j'ai remplies de pétrole. Les mèches, nous les avons fabriquées avec du coton hydrophile et des bandes velpeau que nous a donnés une de nos équipes médicales. Chaque soir, je les fais placer en bordure de piste. Dès qu'un avion est annoncé, une bande de gamins biafrais que j'ai ramassés à Uturu et qui passent maintenant toutes leurs nuits en bordure de piste remontent les rangées de bouteilles en courant et les allument avec des torches que je leur ai confectionnées. Jusqu'à présent, aucun pilote ne s'est plaint de mon système, et il n'y a pas eu un seul accident...»

...Une autre équipe de la Croix-Rouge internationale est chargée de la distribution des secours dans les dépôts qui ont récemment été créés au chef-lieu de chaque province, encore aux mains des Biafrais. Cette équipe dispose déjà de 18 gros camions et espère en avoir une cinquantaine d'ici la semaine prochaine. Le CICR a également envoyé au Biafra des équipes chirurgicales et médicales. Widen Matti, par exemple, est arrivé hier soir avec un groupe de 30 Suédois... Il est infirmier et travaille dans une équipe d'anesthésie à l'hôpital St-Erik de Stockholm. Les volontaires de la Croix-Rouge internationale au Biafra viennent de divers pays. On ren-

contre des Suisses et des Suédois bien sûr, mais aussi des Yougoslaves, des Norvégiens, des Français, des Danois et des Finlandais.

M. Ingolf Klevan, le directeur de l'aérodrome de la Croix-Rouge, dési-

re que les activités du CICR ici continuent le plus longtemps possible. «*En ce moment, le front est à 18 km au nord-est et à 36 km à l'est. Souvent à l'aube, nous entendons les canons des Nigériens. Si l'aéroport tombe entre leurs mains, nous espé-*

rons que notre statut de délégués du CICR nous protégera.»

(Extraits d'articles écrits par M. François Mazine, de l'Agence France Presse, qui s'est rendu au Biafra en septembre 1968)

Croix-Rouge et philatélie

Afghanistan

Le 16 octobre a paru le timbre annuel au bénéfice du Croissant-Rouge afghan.

1968 S. 14 4 + 1 afg. «Le croissant-Rouge afghan 1968,» croissant rouge, jaune brun/gris brun/rouge/noir.
Tirage annoncé:
200 000 exemplaires.

*

Allemagne (République fédérale)

Abandonnant les contes qui avaient ces dernières années servi de thème à l'émission automnale de bienfaisance, les Postes de l'Allemagne fédérale ont choisi comme nouveaux motifs d'anciennes poupées.

1968 S. LXXIII 10 + 5 Pf. Poupée de 1878, musée de Nuremberg. - Polychrome, fond brun clair.
S. LXXIV 20 + 10 Pf. Poupée de 1850, dito. Polychrome, fond vert clair.
S. LXXV 30 + 15 Pf. Poupée de 1870, musée d'Altona. - Polychrome, fond rose.
S. LXXVI 50 + 25 Pf. Poupée de 1885, musée de Nuremberg. - Polychrome, fond bleu pâle.

*



Allemagne (Berlin-Ouest)

La série émise parallèlement pour Berlin-Ouest reproduit les mêmes poupées, mais figurant assises, couleurs modifiées.

1968 S. XVII 10 + 5 Pf. Poupée de 1878. - Polychrome, fond brun clair.
S. XVIII 20 + 10 Pf. Poupée de 1850. - Polychrome, fond vert clair.
S. XIX 30 + 15 Pf. Poupée de 1870. - Polychrome, fond rose.
S. XX 50 + 20 Pf. Poupée de 1885. - Polychrome, fond bleu pâle.

Premier jour pour ces deux séries: 3 octobre.

*

Anguilla

L'île d'Anguilla rattachée naguère aux possessions britanniques de St-Christophe et Nevis a émis cet été une série de timbres pour le 35^e anniversaire de l'association des éclaireuses (Girl Guides Association). Un des timbres porte un insigne croix-rouge.

1968 T. I 40 c. Insigne des éclaireuses entouré de «badges» de spécialités. L'un porte la croix rouge. - Gris pâle/bleu clair/jaune/rouge/noir.

*

Dahomey

La série de quatre timbres de Croix-Rouge annoncée dans notre dernière revue a été émise le 12 août, premier jour à Cotonou.

*

France

Les deux timbres annuels de Noël de la Croix-Rouge française ont été émis les 14/16 décembre. Ils représentent «Le Printemps» et «L'Automne», d'après Mignard (S. 43 et S. 44).